

collection *singuliers pluriel*

Frédérique Germanaud

MoMo BasTa

© éditions isabelle sauvage, 2021  
Coat Malguen, 29410 Plounéour-Ménez  
ISBN : 978-2-490385-18-8  
ISSN : 2275-3893

éditions ] isabelle sauvage

*Blessé*

*Quelque chose se plaint, sans un mot.*

Christa Wolf

La scène s'ouvre sur un hors-champ, l'intérieur obscur d'une grange dont on ne voit que l'entrée masquée d'un voile blanc. Derrière, une silhouette bouge, danse ou vole. Un drapé sur un corps forme deux ailes. Ange ou oiseau ? Chopin accompagne le mouvement, *Nocturne*, et la main droite du ou de la pianiste apparaît par instants dans l'entrebâillement du voilage.

Combien de fois ai-je regardé cette vidéo ? Dix fois ? Vingt fois ? Avec la même fascination, toujours. MoMo BasTa sort des coulisses. Entre dans ma vie. Bonnet de bain noir sur la tête, pieds nus, visage et mains mutilés. Vêtu de noir, enveloppé d'un rideau jaune attaché par des rubans aux bras, on ne sait si on doit rire ou pleurer devant la sidérante apparition.

En finit-on jamais avec son passé, avec ce qui nous a dé-fait ? Comment construire sur un champ de ruines ? Jusqu'au bout, remâcher, ressasser, ânonner, sans pouvoir dire certaines blessures, inatteignables par les mots. Parce que le pardon ne se peut, ni l'oubli. Mais tenter encore et encore de faire sens, de faire œuvre. Pour que tout ne soit pas vain. Et lorsque la pensée bloque, tenter la métaphore.

MoMo profère. La voix vient à mes oreilles par bribes, je déchiffre avec peine à cause du son défectueux de la vidéo, mais pas seulement : il m'a fallu réunir nombre d'éléments pour que s'organise un tableau cohérent et que s'éclaircisse le discours, pour me détacher du visage illisible et retrouver les sens communs de l'ouïe, de la vue.

Une musique rock succède à Chopin. Je note : un chevalier motard, un horloger et ses coucous cassés, une bête

immonde, un rhinocéros blanc, le sacrifice d'Isaac, une peau de lapin. Cela ressemble à un jeu de piste. Des indices semés. À mon intention? Nous ne nous connaissons pas à ce moment, mais une intuition portait peut-être MoMo vers moi. Comme je me suis approchée de lui par le biais de la fiction littéraire. MoMo crie. *Hosanna!* Il déverse un sac de charbon de bois, le foule aux pieds. Le feu. Un bûcher. Il déroule une bande de tissu vert qu'il déchire en deux. Une rivière, un fleuve? MoMo-Moïse ouvrant la mer? Cherchant l'autre rive? Les références bibliques parsèment le texte. Je ne me risque pas à d'imprudentes interprétations. Je suis du bon côté de la vie, celui du papier et du crayon, des histoires possibles. Le territoire qui se découvre n'est pas vierge: c'est une forêt touffue dans laquelle je risque de me perdre. Vertige.

L'artiste met toujours en jeu ce qui le travaille. Je devrais le savoir. Derrière la mise en scène, l'aveu échappe à ma compréhension. Les repères familiers ont fui.

Dans *Le Quart Livre*, Rabelais rapporte la légende des mots gelés, qu'il attribue à Antiphane: en une contrée reculée, l'hiver venu, il faisait si froid que les mots gelaient avant d'arriver à l'oreille d'autrui. Il fallait attendre le redoux du printemps pour qu'ils retrouvent consistance et deviennent audibles. Les mots ont brûlé dans la bouche de MoMo. Ils couvent sous la cendre, guettent le froid, l'apaisement du cœur et du corps ou mon intercession. Suis-je censée les raviver? Me charger de cette langue de feu?

Le vent du nord rabat vers la ville les fumées de l'usine d'incinération. Odeur de mauvais rêves. Ceux qui font naître l'inquiétude dès la tombée du jour. L'usine s'active sept jours sur sept. Silencieuse. Propre. Elle s'efforce de se faire oublier, ne se manifestant malgré elle que lorsqu'une forte brise septentrionale se lève. Je ferme la fenêtre. Me protège de l'odeur. Du froid aussi. À ma table de travail je joue avec un bout de papier sur lequel j'ai noté les références d'un livre qui ne m'intéresse plus. Il devient bateau, abandonné au milieu des feuilles, des cahiers et des dictionnaires. Un avion de tourisme passe dans le gris, se dirigeant vers l'ouest, la côte atlantique ou l'Angleterre. L'aérodrome situé à une vingtaine de kilomètres lâche de temps à autre ces petits bimoteurs pour hommes pressés. À l'usine, des hommes triment jour et nuit. Des femmes peut-être. Se colletant mes cinq cents kilos d'ordures annuels, un peu moins j'espère, c'est une moyenne, les versant dans le grand incendie qui ne s'éteint jamais. La technique ancestrale du feu est toujours en vigueur. Nos mineurs modernes extraient de l'énergie électrique des déchets. Tout

cela s'active lorsque le matin j'allume mes propres feux, poêle, gazinière, et mets de l'eau à chauffer pour le thé.

Rituels quotidiens. Mon vieil ordinateur s'essouffle, de plus en plus lent. Vieille bécane poussive. Fatiguée moi aussi, mais soulagée de retrouver le jour. La langueur suit les nuits d'insomnie, les yeux douloureux, le travail en cours se remet en place dans l'esprit, jamais tout à fait perdu de vue. L'impulsion donnée par les premiers gestes, faire infuser le thé, couper le pain, peler un fruit, aérer la maison, la première nourriture, la machine tiendra quelques heures. Solide, un corps, tout de même. Je réponds au courrier. J'aime ces messages envoyés dans la nuit, trouvés aux premières heures du jour.

Avant de me mettre au travail, je feuillette sur mon écran les photographies des installations de Louise Viger. Elle aussi recycle, détourne des morceaux pauvres pour en faire des œuvres, os de poulet, charpies, paille, cintres. Une œuvre s'intitule *Autodafé*. Je lis : « Des matières intimes secrètes, jusque-là inavouées, pourraient se mettre à flamber. » Dans l'usine d'incinération, des machines poussent dans une fosse géante nos « matières intimes ». Je dois achever ce travail sur Louise Viger commandé par une revue québécoise.

J'ai rencontré Maurice en 2013 ou 2014, à Mers-sur-Indre, six cent quatorze habitants nichés non loin de la maison de George Sand et de sa mare au Diable. Mers-sur-Indre organise chaque printemps une manifestation littéraire. Maurice, surnommé Momo, grand brûlé, déambule parmi les stands, dîne le soir avec les exposants et les auteurs, raconte des anecdotes que j'ai oubliées. Plus de lèvres, plus de mains, une peau glabre, brillante, tendue sur un sac d'os. Une gueule cassée au verbe haut.

Je ne parle pas à Momo, mais écoute son ami François, l'un des organisateurs du salon, me délivrer quelques bribes de cette vie hors norme. Ce dont je me souviens – ou crois me souvenir : un accident domestique qui aurait mal tourné, cachant peut-être une tentative de suicide. Un père collaborateur pendant la Seconde Guerre mondiale. Une dénonciation, mais dont je ne me rappelle plus l'objet, une peine de prison. Une bassine d'huile ou d'essence. Le père y met le feu, volontairement ou pas.

Momo possède un paquet de lettres qu'il voudrait faire dactylographier, celles de sa famille au sortir de la guerre, celles d'incarcération. Il cherche celui qui recueillera son histoire. Cela ne m'intéresse pas. Je fais partie de la catégorie des pilleurs. J'absorbe les vies, les restitue dans mes récits après rumination. Je ne demande rien à personne. Je glane. Je maquille les pièces volées espérant les rendre méconnaissables, bric et broc, mêlant matériaux biographiques et fictionnels. Du tout cuit, apporté sur un plateau, pas pour moi. Je ne pratique que le larcin.

J'oublie Momo. Je crois l'oublier. Il chemine, en souterrain, comme les ruisseaux qui irriguent invisiblement la rivière. Il surgit à l'occasion d'une narration romanesque dans un monde dévasté. Le recyclage est la grande affaire de l'écriture. Dans un livre intitulé *Courir à l'aube*, je le renomme Mathieu. Il se couvre de peinture. Il crie sa catastrophe personnelle, noyée dans une apocalypse collective. Je l'achève. Momo meurt pendu.

Deuxième séjour à Mers-sur-Indre, mars 2017, printemps berrichon tardif, les bois peinent à sortir de l'hiver, la campagne colle aux semelles, les cheminées fument. Je demande à François des nouvelles de Momo. Je l'ai fait mourir dans mon roman, je crains de l'avoir tué dans la réalité. Il vit toujours. Les lettres, dactylographiées, restent inédites. François ignore qui les détient maintenant. Je lui parle du personnage de Mathieu, de la manière dont Maurice a glissé dans la fiction, accroché en périphérie de ma conscience, ressurgissant là où je ne l'attendais pas.

Maurice vécut un temps à Paris, dans des squats d'artistes. L'Art-Cloche réunit des plasticiens pratiquant à la marge peinture, performance, collage. Le collectif, né dans les années quatre-vingt, prétendait s'opposer à l'art des galeries, des musées et des cotes. Moins policé que l'art officiel, plus politisé que l'art brut. L'occupation illégale de lieux désaffectés faisait partie de la démarche. Dans mon esprit, Momo quitte le destin familial. François perçoit mon intérêt. Par ce détour, les lettres de prison commencent à m'intriguer. Non comme une fin en soi, ou le témoignage d'une tragédie, mais en tant que porte d'entrée. Vers quoi? Dans la salle qui abrite le salon du livre, le chauffage ronfle, il fait chaud, j'ai chaud, signe que la matière grise dans mon corps s'agite. Debout j'écoute François, mon manteau sous le bras. MoMo peintre, vidéaste, performeur. MoMo squatteur. Ça change la donne. Art-Cloche. Je note mentalement. Momo viendra-t-il aujourd'hui? François propose de lui parler, je fais machine arrière aussitôt. Rentre dans ma tanière d'écrivain chasseur. Restons à l'affût. Ne nous découvrons pas.